

Saisonniers, saisonnières

Pendant six décennies, la Suisse a nourri son économie du travail d'hommes et de femmes au statut très précaire. Cet automne, à Genève, une exposition invite à se souvenir mais aussi à se demander ce que vivent les immigrés depuis l'abolition du statut de saisonnier. Une série de dix portraits filmés, sous la forme de lettres ouvertes, ont été réalisés pour ce rendez-vous. Nous publions ici quatre de ces lettres.



Lettres ouvertes

KATHARINE DOMINICÉ

En novembre 2018, les organisateurs de l'exposition *Nous, saisonniers, saisonnières... Genève 1931-2019* lancent un appel à projet. Ils cherchent une proposition originale pour la réalisation d'une série de portraits d'anciens saisonniers. Je sens leur volonté de capter des témoignages authentiques avec un concept cinématographique. La transmission du parcours des saisonniers à leurs enfants et petits-enfants est pour eux un autre point important et qui m'intéresse particulièrement.

C'est en lisant le livre d'Édouard Louis *Qui a tué mon père* (2018) que m'est venue l'idée des « lettres ouvertes ». Ce livre traite d'un sujet à la fois différent et analogue : comment la politique peut détruire le corps des hommes. Le texte d'Édouard Louis est un monologue adressé à son père qui aurait pu prendre la forme d'une lettre. Dans les deux cas, la personne à laquelle on s'adresse est prise en otage et ne peut se défendre. Le destinataire est autant sollicité que l'auteur. Il existe une confrontation invisible entre les deux parties. Elles cohabitent le temps d'une lettre, s'aiment, s'excusent, se font des reproches, se taquent, dévoilent des secrets...

J'ai donc basé ma proposition sur le principe de la lettre ouverte. Celle-ci est

intime dans sa forme et politique par son fond. Je trouvais tous ces éléments très stimulants du point de vue réflexif et cinématographique. Avec chacun des protagonistes, nous avons eu, avant le tournage, de longues conversations sur ses années en tant que saisonnier ou saisonnière ou en tant qu'enfant, et ce qui s'en est suivi. Puis, nous avons cherché à qui serait adressée la lettre. Chacun a écrit une première version et je l'ai ensuite accompagné pour arriver à une version finale, en endossant un peu le rôle d'éditrice, notamment afin de surmonter pour certains la barrière de la langue et mettre en mots des événements et des émotions fortes. J'ai été très touchée par ce qu'ils révélaient de leur existence comme saisonniers et plus généralement comme immigrés.

Pour finir, je leur ai fait à chacun une proposition de lieu symbolique où ils allaient lire la lettre et de mise en valeur d'éléments-clés de leur expérience. Leurs archives personnelles ainsi que celles de la RTS sont venues compléter chaque portrait.

Cette exposition offre à la population la possibilité de découvrir ou redécouvrir le destin peu connu de personnes arrivées en Suisse avec le permis A, et qui sont les acteurs et actrices de cette histoire.

OLGA ESPÉRANTE

à mon fils, Alfonso

Cela fait longtemps que j'avais envie de parler avec toi de l'époque où j'ai dû te laisser tout petit avec tes grands-parents. Nous n'avons jamais osé parler ouvertement de cette époque-là. J'ai toujours dans mon cœur cette épine qui me fait mal. Les circonstances de la vie nous amènent parfois à prendre des décisions à contrecœur mais que nous considérons à ce moment-là comme étant la seule chose à faire.

Quand nous sommes arrivés en Suisse ton père et moi, notre idée était de rester deux ou trois ans, juste pour pouvoir démarrer notre vie en famille et ensemble. C'était déjà trop mais c'était une petite consolation.

Avec mon contrat de six mois à l'usine, chez Chirat, j'avais plein d'espoir. Toutes les remarques humiliantes du genre « les pestiférés de Chirat arrivent » en montant dans le tram ou le fait que le vide se fasse autour de nous n'avaient aucune importance puisque je pensais à toi et au moment où nous allions nous retrouver.

Tout en faisant de mon mieux pour être la plus présente possible dans ta vie, avec la complicité de tes grands-parents et de ta tata qui ont toujours su maintenir dans ton esprit le rôle de chacun, j'ai quand même perdu ces quelques années si précieuses dans la vie de mon petit enfant.

Malheureusement, la deuxième année, le contrat était à nouveau de six mois et, en l'attendant, j'étais dans la clandestinité tout en essayant, en vain, de trouver un autre travail. La troisième année était encore pire, les six mois sont devenus trois et à la fin des

trois mois je suis passée dans la clandestinité totale.

Les années passaient et nous avons vite compris que notre retour en Galice s'éloignait de plus en plus. Mon but est alors devenu de te prendre à Genève avec nous, dès que possible.

Légalement je n'en avais pas la possibilité car le statut de saisonnier de ton père ne donnait pas le droit au regroupement familial. Les régies immobilières ne signaient pas de baux directement avec les saisonniers. En plus, tu n'aurais eu aucun droit à la scolarité.

C'est vrai qu'on aurait pu t'emmener en tant que clandestin, puisque d'autres familles le faisaient parce qu'elles ne trouvaient pas de solution de garde au pays, mais nous





constatations la grande précarité dans laquelle elles se trouvaient en général.

Alors que mon cœur se déchirait à chaque séparation, je comptais les jours pour pouvoir obtenir le regroupement familial tant désiré.

En 1983, on était si près du but, obtenir ce permis B tant convoité. Mais la loi si stricte de l'époque ne l'a pas permis. Le contrat de saisonnier de ton père n'a pas été renouvelé dans les temps à cause d'une petite erreur d'écriture pour laquelle les autorités espagnoles ont renvoyé ce contrat à Genève. Il s'est donc passé plus de trois mois entre les deux contrats et nous sommes repartis à zéro dans le décompte des années, ce qui a repoussé l'échéance de quatre ans. Il fallait avoir fait quatre contrats de neuf mois chacun en quatre ans précis, pour transformer un permis saisonnier en permis B.

La seule consolation qui me restait était les cassettes audio que tu nous enregistras et que tes grands-parents nous donnaient. Tu me disais que tu ramassais des fleurs pour le jour où tu viendrais nous chercher à la gare, et que tu voulais me voir arriver avec mon manteau blanc, et aussi toutes les histoires que tu inventais pour nous. Je comptais aussi les jours pour pouvoir te parler au téléphone. Quel parcours du combattant c'était ! Nous n'avions pas de téléphone dans les baraquements où on vivait. Comme nous voulions te parler longuement, c'était impossible dans les cabines à pièces, nous allions donc à la gare. Il y avait là des cabines où nous pouvions obtenir une ligne internationale et ne payer qu'à la fin de la communication. Dans le village où tu habitais avec tes grands-parents, il n'y avait pas de téléphone. Nous avions des rendez-vous prévus à l'avance avec eux, qui devaient se déplacer pour t'amener dans le bistrot d'un autre village qui avait un téléphone public. Et dans ce bistrot, tu attendais notre appel.

Enfin le permis B arrive, mais tu avais déjà 8 ans.

Quand j'ai eu ce permis qui nous permettait d'être enfin ensemble, il s'est produit une

grande explosion de joie dans mon cœur. Ma seule peur était que de ton côté tu n'éprouves pas cette joie.

Un autre pincement dans mon cœur est venu s'installer en pensant à tes grands-parents qui t'avaient gardé et aimé pendant ces huit années et qui allaient te perdre au quotidien, pour que je te retrouve.

Aujourd'hui nous sommes toujours ensemble, je suis toute fière de toi, de ce que tu es devenu, des merveilleux petits-enfants que toi et ta femme nous avez donnés.

Même s'il y a une petite épine dans mon cœur pour le passé, je trouve que nous ne nous en sommes pas mal sortis.

C'est pourquoi aujourd'hui, en souvenir de tout ce qui a forgé notre lien, je te lis ma lettre par l'intermédiaire de ce petit enregistreur à cassettes pour enfant, comme un rappel de notre histoire.

Je sais que tu es très sensible aux dégâts que causent les lois qui ne tiennent pas suffisamment compte de l'être humain. Et c'est peut-être ces épisodes dont je viens de te parler qui ont contribué largement à cela.

J'espère que tu sauras transmettre à tes enfants cet esprit d'ouverture et de compréhension dans l'espoir d'un monde chaque fois meilleur.

Ta maman qui t'aime fort.



JESÚS GÓMEZ

à ma maîtresse d'école, Señorita Doña Carmen

Je viens par la présente vous déranger au paradis où je suppose que vous êtes allée comme toute âme généreuse et bienveillante. Quand j'ai quitté l'école, vous m'avez demandé de vous tenir au courant de mon parcours. J'étais bon élève et vous vouliez sûrement vérifier que vous aviez bien fait votre travail.

De ce fait, je me rappelle que vous me répétiez toujours qu'il fallait être travailleur, loyal, formé, humble, attentionné, respectueux des lois pour devenir « *hombre de provecho* » dans la vie.

Vous m'avez interdit de parler ma langue maternelle (le galicien) parce que, précisément pour réussir, il fallait parler la langue de l'empire (l'espagnol). J'ai le regret de vous dire que vous vous trompiez, il aurait fallu que vous m'enseigniez de préférence le français puisque de l'espagnol je n'en ai pas eu besoin.

Quand j'ai quitté votre école, j'ai continué des études dans le système déficitaire et très lacunaire de la fin du franquisme. À un moment de ma vie, dans la fleur de l'âge, j'ai dû prendre le chemin que prenaient des milliers de Galiciens qui confluèrent vers la Suisse par trains entiers.

Il est difficile, Doña Carmen, dans ces quelques lignes, de vous donner, ne serait-ce qu'un aperçu de la détresse d'un immigré qu'on qualifie très vite de « main d'œuvre saisonnière ». Vous allez penser, me connaissant, que j'ai une grande capacité à raconter des histoires, mais je vous jure que ces histoires-ci sont réellement arrivées. Les voici.



Après avoir fait la queue à la visite médicale de rigueur pour vérifier que mes organes vitaux résisteraient aux dures conditions de vie et de travail qu'on allait m'imposer, je me suis promené dans le « quartier des banques » à Genève comme pour saisir son parfum.

À l'époque le statut de saisonnier était en vigueur dans le pays de Heidi, et je me suis rendu compte bien assez tôt que nos enfants, non seulement n'étaient pas les bienvenus mais interdits, nos épouses aussi. Mon logement était dans des baraquements collectifs en bois, où l'on entassait des centaines de travailleurs et leurs épouses, clandestines pour la plupart, des travailleuses exploitées au noir. Quelques-uns de vos autres élèves étaient, eux, installés dans des vieux bâtiments délabrés autour de la gare.

Là, j'ai appris que les divers rats et souris n'étaient pas si méchants. Avec eux, on pouvait trouver un *modus vivendi*. Avec les autorités, ce n'était pas possible.

L'unique endroit où nous pouvions nous rendre pour nous aider dans nos démarches, c'était les syndicats, qui géraient nos revendications comme ils le pouvaient. Ils engageaient certains d'entre nous pour recruter, il fallait ne pas négliger la manne des cotisations, effet collatéral d'une loi inhumaine. Ils tentaient d'humaniser dans la mesure du possible, pour les saisonniers et avec les saisonniers, mais un certain déficit de participation des saisonniers dans les débats était perceptible.

J'ai travaillé dur, j'ai été sage et bien obéissant, comme vous me l'avez enseigné, malgré tout, j'ai mis huit ans pour avoir le droit à un « permis B (annuel) de séjour » qui n'était pas encore le nirvana mais me permettait de réaliser le regroupement familial qui était, déjà, à ce moment, un grand pas pour ma petite personne.

Entretemps, j'ai réalisé mon initiation à la vie helvétique en travaillant sans relâche, en supportant à longueur de journée des contremaîtres qui nous répétaient comme des damnés « *dai, dai, dai* ». Dans votre grande sagesse, vous me disiez souvent le vieil adage espagnol « il n'y a pas de mal qui ne soit pas pour un bien », et vous aviez raison, cela m'a endurci tellement que je suis vacciné contre les humiliations pour la vie.



Il faut reconnaître que je n'ai pas eu trop de problèmes de langue, au chantier. La langue des chefs était l'italien, la langue des ouvriers le portugais et le galicien, des langues qui m'étaient proches et faciles à assimiler. Il y avait aussi l'albanais et le turc, mais, comme toute minorité, ils apprenaient vite les mots pour pouvoir nous comprendre.

D'ailleurs, une langue mixte s'est rapidement installée dont les mots clés (*poubela, rendivou, voualà, permanencia, congé*, etc.) venaient parasiter notre langage courant, au bout d'un temps, même notre famille au pays les connaissait.

De là-haut, regardez comme j'ai construit de solides bâtiments d'habitation à Champel, des trottoirs à Saint-Jean, des fondations de l'hôpital cantonal, pénétrez dans les galeries de l'aéroport qui mènent aux satellites d'embarquement et admirez ce béton face apparente des parois, les lourdes bordures de la route du Nant-d'Avril... Tant des choses que nous avons accomplies, nous, les saisonniers.

Je ne vais pas vous accabler et vous culpabiliser pour ce statut de saisonnier inhumain, ce n'était pas de votre faute, seulement j'étais un peu déçu, vous saviez tout

et me formiez pour devenir quelqu'un un jour, et vous n'avez pas réussi à me prévenir de ce qui m'attendait.

Je constate aujourd'hui que le monde continue à manipuler les gens. Des lois de refoulement de l'humain sont présentées comme des besoins économiques. On prétend qu'elles nous protègent des catastrophes humanitaires. Des enfants se noient comme des mouches en Méditerranée, des femmes sont exploitées comme esclaves du sexe... et tout ça... est-ce que les maîtresses d'école d'aujourd'hui, vos héritières, savent réellement ce qu'elles prêchent aux enfants? Des rêves ou la vérité? Ne devrait-il pas être enseigné ce que ces multiples statuts d'immigrés ont fait comme dégâts en nous?

Je crois qu'il faudrait qu'un jour tous les enseignants enseignent qu'il faut se méfier de ce qu'ils enseignent.

En attendant de nous revoir là-haut pour en discuter, je vous salue, Señorita Doña Carmen, avec mes meilleurs sentiments.

Votre élève, Jesús, le rêveur.



Le statut de saisonnier, qui permettait d'engager de la main-d'œuvre étrangère pour la saison, avec des prestations sociales et des droits réduits, est né dans les années 1930 et s'est concrétisé par le permis A après guerre. Ce permis a perduré jusqu'à son abolition en 2002. Il s'agissait d'appliquer l'acceptation en l'an 2000 par le peuple suisse des accords bilatéraux avec l'Union européenne prévoyant la libre circulation.

L'exposition n'arrête pourtant pas son propos à cette date, la situation actuelle des immigrés, qu'ils soient « travailleurs détachés », « sans-papiers », ou même régularisés, méritant tout autant d'alerter le public. Ce dialogue avec le présent en forme la troisième partie, après une présentation historique, puis le développement de certains enjeux : les raisons de l'exil, le passage de la frontière et la visite sanitaire, les conditions de travail et de logement, les situations familiales complexes et le cas des enfants clandestins, les réalités du retour.

Nous, saisonniers, saisonnières... est un projet mené, en collaboration, par le Collège du travail, fondation qui préserve et met en valeur la mémoire du monde du travail, les Archives contestataires, association qui collecte et valorise des documents liés aux mouvements sociaux du dernier tiers du XX^e siècle, et Rosa Brux, collectif curatoriale qui aborde par le biais de l'art des sujets sociaux et politiques.

De multiples archives de nature très différentes (articles de journaux, affiches, tracts, archives personnelles d'anciens saisonniers ou saisonnières, lettres de dénonciation, contrat de travail, photographies, films) se combinent avec des travaux artistiques et cinématographiques, dont certains inédits.

C'est le cas des *Lettres ouvertes* de Katharine Dominicé et du film de Pablo Briones, *Domitilda*, portrait d'une indigène péruvienne qui, après plus de trente ans comme domestique, ne parle que le quechua et l'espagnol et ne parvient pas à profiter de Papyrus, l'opération de régularisation menée par le canton de Genève en 2017 et 2018. Une cartographie évoque tout ce qui a pu être bâti dans le canton en utilisant la main-d'œuvre saisonnière (cités satellites, organisations internationales, écoles, hôpitaux...). Ses auteurs, les artistes Émilie Gleason, Jeanne Gillard et Nicolas Rivet, donnent aussi à voir, par le dessin et la sérigraphie, l'importance des travailleurs saisonniers dans l'agriculture et l'hôtellerie-restauration.

L'exposition est prévue pour être un lieu permanent d'échanges et sera ponctuée de rencontres et de débats.

Nous, saisonniers, saisonnières...
Genève 1931-2019
Le Commun du BAC
rue des Bains 28
du 29 octobre au 24 novembre

Les *Lettres ouvertes* de Katharine Dominicé seront également projetées mardi 12 novembre à 18h 30 à la Maison internationale des associations rue des Savoises 15

www.rosabrux.org
www.collegedutravail.ch
www.archivescontestataires.ch



VLORA ABDYLI ET MERITA ELEZI, NÉES AVDULLAHI

à notre papa, Kadri

Tu nous as raconté que durant les années 70, tu étais saisonnier. Mais quand on te disait «c'est quoi saisonnier, papa?», tu répondais: «Un saisonnier?! Mes enfants, c'est bien pire que d'être un immigré, saisonnier c'était tout quitter pour devenir l'esclave d'un patron!» Fallait mieux pas que tu lui répondes à celui-là; travailler dur, obéir à tout, se taire, toujours la peur au ventre d'être licencié et par conséquent contraint de retourner au pays y risquer la prison, voire la mort. Quand on se plaignait, tu n'hésitais pas à nous rappeler: «Soyez heureuses mes filles, vous êtes suisses, vous êtes à l'école, vous avez tout ce qu'il vous faut, ne me faites jamais honte et regretter d'avoir subi ce que j'ai subi». Tu as subi, c'est vrai.

En 1973, tu as décidé de quitter le Kosovo, encore petite enclave sous la domination yougoslave, où les postes de fonctionnaires étaient réservés à la minorité serbe, aucune perspective d'avenir pour les Albanais qui devaient survivre, et se taire, au risque de se faire emprisonner. Tu n'avais que 19 ans, jeune universitaire tu avais entendu que la Suisse avait ouvert ses frontières aux hommes kosovars pour y travailler en tant que «saisonniers». Tu as alors eu cet immense courage, le premier du village, de décider de partir dans l'espoir d'un avenir meilleur pour toi mais surtout pour ta famille nombreuse, de simples montagnards, qui n'auraient pas craché sur une petite aide financière. Un long périple t'attendra. De ton village, il fallait marcher durant des heures. Descendre

ces montagnes qui t'ont vu naître et grandir, jusqu'à arriver à la ville de Gjilan. Pour la première fois de ta vie, tu as pris ce bus qui allait à Belgrade, la peur au ventre: est-ce que les Serbes allaient te laisser passer la frontière? Allait-il y avoir du travail là-bas? Un logement?

Tu passes quelques mois à Zoug dans une fabrique. Mais tu repars vite pour le Kosovo car tu dois passer deux examens pour ne pas échouer à l'université, en faculté d'économie.

En 1974, tu as rejoint un cousin qui travaillait à Genève et tu es engagé comme manœuvre du bâtiment. À cette époque, les entreprises logeaient aussi. L'économie des saisonniers était un système bien implanté. On se rappelle, tu nous as dit que vous étiez 36 Kosovars dans une villa dans le quartier des Grottes, ce qui est impensable aujourd'hui. Tu y as habité moins d'un an. Obligé de rentrer car les patrons faisaient des contrats de neuf mois et non de douze, contraignant les saisonniers à rentrer au pays et revivre, à chaque fois, l'aventure qui est celle d'immigrer.

Alors en 1975 tu es rentré au pays durant cinq mois, mais la situation politique était devenue intenable pour les Albanais. De nombreux membres de ta famille, tes amis avaient été incarcérés par la milice serbe, qui traquait et réprimait tout signe de patriotisme. Aucune liberté d'expression. On se rappelle quand tu disais «il suffisait de dire ces deux mots, *Kosova* et *Republika*, pour être emprisonné des dizaines d'années, sans aucun jugement».

En 1976, tu as décidé de retourner à Genève, et cette fois-ci de t'y installer. Une période qui restera gravée dans ta mémoire et bien qu'on ne l'ait pas vécue elle restera dans la nôtre. Comment oublier que toi, notre propre père, n'avait, il n'y a pas si longtemps, rien à manger. Se rappeler que tu as vécu la faim nous fait prendre conscience de la justesse de tes moralités sur le gaspillage: «tant que le frigo ne sera pas vide, je n'irai pas faire les courses, on ne jette pas la nourriture quand on a faim!»

Tu nous as aussi évoqué le fait que vous dormiez, avec tes «camarades» – comme tu les appelas – les uns sur les autres dans des baraquements. Tu as quand même pu trouver du travail: tu as été engagé en tant que maçon, mais toujours avec le statut de saisonnier. C'est dur d'imaginer que de 1976 à 1982, tu étais un hors-la-loi, chaque année durant trois mois, car ton patron te faisait des contrats de neuf mois alors que tu travaillais toute l'année pour lui. On pense à tout ça lorsqu'on passe devant cette tour d'Onex que tu as bâtie avec tes collègues durant trois ans. Sur les chantiers, les patrons et leurs contremaîtres s'alliaient toujours pour faire des reproches aux saisonniers.

Parce que tu es de nature réservée et que tu as reçu une éducation où se plaindre n'était absolument pas d'usage, tu nous as peu parlé de cette période difficile. Mais quand tu l'as fait, c'était avec les larmes aux yeux. Tu nous racontais aussi qu'à chaque fois que tu prenais le bus et que tu voyais un homme en cravate, tu pensais que c'était un espion.

Toujours cette peur d'être contrôlé qui prend les tripes. Se faire attraper, c'était sans discussion synonyme d'expulsion immédiate et, par conséquent, une prime d'interdiction d'entrée en Suisse durant deux ans. Le pire, c'était que les Serbes avaient appris que tu étais un des leaders de la mobilisation patriotique albanaise en Suisse et même en Europe.

En 1982, grâce à l'aide du syndicat SIT, tu as pu être auditionné par l'Office cantonal de la population, ainsi que par le conseiller d'État de cette période, M. André Chavanne, une commission qui t'a sauvé en décidant de régulariser ton statut et de t'accorder le permis B. Entretemps, tu n'as pas attendu, en mars 1982 tu as fait venir maman illégalement depuis le Kosovo. En octobre 82, tu l'as eu ce permis B. Enfin, maman et toi avez pu sortir de l'illégalité et exprimer votre amour face à la société entière, à Genève. Quatre enfants sont nés de votre union.

Cette lettre nous permet enfin de t'exprimer notre fierté et notre gratitude. C'est vrai, nous n'avons jamais eu l'occasion de te le dire.

Papa, nous sommes fières de ton courage, de ta force et de ton obstination pour la justice sociale qui nous a permis de naître et grandir dans de bonnes conditions. C'est grâce à toi que nous sommes devenues des femmes indépendantes, éduquées et accomplies, tant professionnellement que personnellement.

Nous espérons que cette lettre te fera plaisir, cher papou, nous t'aimons à jamais.

Tes filles.



HELENA VERISSIMO DE FREITAS

à mon petit frère, Marco

Je te raconte ici l'histoire de la période que nous aurions dû vivre ensemble. Mais la vie en a décidé autrement... La vie? Enfin, le monde politique, économique. Cette histoire, nous ne l'avons que très peu évoquée. Je te la raconte selon mes souvenirs, certains enfouis, certains encore très frais, certains peut-être construits de toutes pièces pour se protéger de la réalité, sûrement.

D'après ce qu'on nous a raconté, en 1976, papa part en Suisse travailler comme saisonnier dans le bâtiment car il a perdu son travail à Lisbonne. En 1978, maman devient énorme, on dirait qu'elle va exploser. C'est toi, petit frère qui la rend énorme! Avec tes plus de 4 kg à la naissance, tu peux!

Maman finit par suivre papa, illégale, et tu pars avec eux. Notre grande sœur, la cousine qui a grandi avec nous et moi restons au village avec avó Tina (grand-mère) et avó Zé (grand-père). Joli village, très vert avec de beaux paysages et un barrage. Joli village mêlant religion, sorcellerie, ragots, suspicions.

Chez nos grand-parents, il n'y a pas d'eau courante, pas d'électricité, pas de vraie salle de bains. La nuit, on utilise des pots de chambre et la journée on va derrière la maison. Je t'assure que tu te retiens très longtemps.

Nos journées sont rythmées par les tâches ménagères: les allers-retours à la fontaine pour chercher de l'eau pour nos besoins en cuisine et en hygiène.

Pour faire la lessive, c'est toute une expédition car on doit aller jusqu'au barrage aux bonnes heures, selon l'ouverture des vannes, pour retrouver les cailloux plats qui restaient toujours à la même place pour frotter le linge. Les femmes y vont ensemble, les bacs sur la tête, à l'aller avec de la lessive sèche et sale et au retour avec de la lessive mouillée. Cela semble très lourd.

Le dimanche, on va à la messe et au catéchisme. Oh les conneries qu'on nous raconte. Tu sais quoi, un jour j'ai même été obligée d'inventer des péchés pour que je puisse manger l'hostie...

On vient en vacances en Suisse. Un bouton et tu allumes la lumière, deux robinets, un pour l'eau chaude, un pour l'eau froide, des toilettes, une baignoire.

On vient, à Pâques, d'abord au rondou de Carouge, après au quai du Cheval-Blanc et ensuite à la rue Saint-Joseph. Tu ne peux pas t'en souvenir, mais au quai du Cheval-Blanc vous habitez dans un appartement avec des toilettes à l'étage et la salle de bains commune à l'immeuble, une cuisine à peine séparée de la pièce. Je l'avoue avec un brin de honte: au rez-de-chaussée, il y a un bistrot avec terrasse... avec la grande sœur on s'amuse à jeter des trucs par la fenêtre, même



des dents de lait y passent... Le silence est de rigueur à partir d'une certaine heure. À Saint-Joseph, il y a o tío Armando, illégal, maman et toi, illégaux, et peut-être que dort encore au salon un cousin ou un ami. Là aussi le silence est de rigueur. La peur de qui toque à la porte, se cacher, ne pas faire de bruit, chuchoter dans le bus, se fondre, ne pas se faire remarquer.

En été, vous venez au Portugal. Un sifflement de reconnaissance se faisait entendre la nuit. C'est papa qui signale votre arrivée. On peut ouvrir la porte sans crainte. Chocolats, jouets, vous et la BMW.

Les années passent. 1982, obtention du permis B. L'appartement à la rue Saint-Joseph est assez grand. La grande sœur peut venir en Suisse et la cousine vient illégalement. Je me retrouve seule avec avó et avó. Je cherche au plus profond de moi et je ne me souviens pas d'avoir pleuré ou d'avoir éprouvé de la tristesse à vos départs. Certainement une stratégie pour tenir le coup. Mais en 1982, tout s'effondre. SEULE! Seule sans ma grande sœur la nuit. Seule pour faire le chemin jusqu'à l'école. Seule à devoir faire face à des exigences vestimentaires et de tenue parce que tu es une fille. J'ai dû prendre l'option de faire ce qu'on attend de moi et d'attendre que le temps passe. Sauf quand je vais avec avó Zé garder les moutons. Ces moments de liberté à sauter de cailloux en cailloux, à courir. Avó Zé ne parlait que très peu, ne jugeait pas, pouffait. Il faisait ce qu'il devait faire et s'endormait en ronflant au coin du feu.

Le temps passe, l'eau courante froide et l'électricité sont installées. La télévision

et le téléphone font leur apparition dans notre vie.

Décembre 1983, vous venez au Portugal accompagnés d'un ami, fils d'un couple d'amis suisses. On me promet que je vais pouvoir vous rejoindre et que la prochaine rentrée scolaire se fera en Suisse, que c'est la dernière fois qu'on se sépare, le permis C est en vue.

Janvier 1984, le téléphone sonne. Je vois avó Tina s'effondrer, pleurer, crier, geindre, s'agripper à la photo à côté du téléphone. Vous avez eu un accident et vous êtes tous morts. Des voisins accourent attirés par les pleurs d'avó Tina. Je me vois debout dans la

cuisine (la télévision était certainement allumée), n'intégrant pas bien l'information mais me voyant passer ma vie dans ce village sans grand engouement. Les jours suivants, je suis obligée de faire la prière à l'école, pour vous. Je n'ai pas le droit de refuser, sinon c'est la honte.

Le téléphone sonne, maman est vivante, défigurée, bras cassé, papa est dans le coma, la cousine a mal au dos et à la tête, notre grande sœur a une entaille sur le front, toi tu n'as rien petit frère. Par contre, l'ami qui les accompagne, au volant au moment de l'accident, est mort.

Mais le plan ne change pas, je dois faire ma rentrée scolaire en Suisse, vous n'êtes pas tous morts. Août 1984, permis C, un appartement assez grand pour toute la famille, le plan a fonctionné, je fais ma rentrée scolaire en Suisse ainsi que mon entrée dans une famille que je n'ai connu que par tout petits moments, un peu comme des oncles et tantes. Les seules que je connais bien sont notre grande sœur et la cousine. Maman et papa, je ne sais pas comment faire, ce que je peux leur dire. Toi, tu es le petit frère qui m'a mordu dans le dos lors de vacances passées en Suisse. Nous voilà regroupés. Vous n'êtes pas tous morts. Maintenant, il faut apprendre une langue, des nouveaux codes, s'intégrer.

Ma vie en famille commence à mes 10 ans. La suite, tu la connais, nous l'avons vécu ensemble.

Est-ce que tu te demandes comme moi parfois, petit frère, à côté de quoi nous sommes passés?

Ta sœur, Lenita.

